



Notre langue d'intérieur

NATHALIE SKOWRONEK

Ce texte est paru initialement dans la revue Wilfried. Il soulève la question d'écrire depuis la Belgique, qui n'est pas une vue de l'esprit, plutôt une vue distanciée sur le cœur de cible de l'autre côté de la frontière, où la langue a ses règles qui ne valent pas forcément comme ici.

Pourquoi Henri Michaux, le poète qui se moque des convenances et écrit qu'il est bon de garder une part d'inadaptation en soi, décide de reprendre, trente-cinq ans après une première publication, *Un barbare en Asie* ? Il l'amende, le renie, l'édulcore. Le ton ne lui convient plus. Pas assez grave, pas assez réfléchi. Le livre le heurte. L'écrivain Simon Leys avance une explication dans *Le Studio de l'inutilité*. Si Michaux s'inquiète soudain d'un regard sur l'Asie qui pourrait froisser, au point de revoir son texte et d'y ajouter une préface assassine, c'est qu'entretemps Michaux le Belge serait devenu un écrivain français. Nouveau passeport ? Changement de nationalité ? Non, rien à voir, même pas nécessaire, l'enjeu est ailleurs, explique l'auteur des *Habits neufs du président Mao*. Il faut chercher du côté de la reconnaissance littéraire et de l'installation parisienne du poète, lesquelles ont induit un changement d'attitude. Quand Michaux se vivait « encore belge », il était comme nous, conscient de son peu d'importance, habitant d'un pays *pour de faux*, aux définitions floues, qui regarde ses pieds ou pouffe de rire lorsque la sœur aînée France vient lui chanter ses airs de grandeur. Comme si nous, le petit peuple d'à côté, pouvions tenir de tels discours. Ici, à part quelques hystériques qui n'ont pas bien compris de quel bric-à-brac était

fait notre pays, personne n'oserait. Ici, on ne se prend pas au sérieux et, par ricochet, on ne pense pas que ce qu'on écrit puisse être vraiment pris au sérieux. Michaux belge est un écrivain libre, au ton désinvolte, drôle, débarrassé de son surmoi puisque rien de ce qu'il donne à lire ne prêtera à conséquence. Michaux, écrivain parisien, découvre le pouvoir des mots, la force de l'esprit, le diktat de la bien-pensance. Il s'en veut de sa naïveté passée, se censure, se surveille. De sorte qu'en se coupant de la Belgique il se révèle à lui-même, ce qui n'est pas rien, mais il se coupe aussi, c'est Simon Leys qui analyse, « de l'inspiration centrale de son génie ».

On le sait, Jean-Marie Klinkenberg dans ses *Petites mythologies belges* le rappelle, l'écrivain que je suis ne l'ignore pas non plus, la France, pays des Lumières et de la Culture, est celle qui coopte, adoube, fait exister les provinciaux qui viennent, tel Icare, se brûler au soleil. Or qu'est-ce qu'un soleil sans ceux qui attendent d'être dardés de ses rayons ? Pas de Louis XIV sans sa cour, pas de président Mao sans ses aveuglés, pas de vie littéraire parisienne sans ceux qui n'en sont pas et rêvent d'en être. Voilà longtemps qu'à mi-distance dans le Thalys je me déleste des expressions qui laisseraient entendre que parisienne, je ne le suis pas vraiment. À quelques minutes de l'arrivée, fini les « c'était gai » et autres aveux traîtres, soudain j'envoie des textos et ne réponds plus aux SMS, je transforme mon GSM en portable et convertis les septante et nonante en soixante-dix et quatre-vingt-dix. Car l'écrivain belge n'est pas seulement celui qui avance avec une forme d'irrespect et d'inconscience, d'autant plus présente qu'on le laisserait parler dans le vide, « un fou du roi » écrit Simon Leys, il est aussi, d'abord peut-être, celui qui surveille sa langue et n'oublie pas qu'en face, si par chance on l'accueille, c'est souvent avec l'humilité propre aux puissants. Ce qui demande vigilance et ajustements à l'auteur de la périphérie, celui qui a pour mission de renvoyer au centre la confirmation de son hégémonie. Échanges de bons procédés. Tu me rassures, je te délivre un laissez-passer. C'est bon ? On a saisi les codes ? Je peux entrer ? Ce n'est pas pour rien que nombre de grammairiens modernes de la langue française, les gardiens normatifs du *bon usage*, les Grevisse, Goosse et confrères, sont belges. Ceux-là connaissent, d'une façon presque intime, les dangers du mal parler. Comme Michaux l'irréductible, ils se sont policés. Être à l'intérieur, à l'extérieur, on comprend qu'on ne peut faire le choix de l'éloignement qu'à condition d'avoir été au préalable invité « à entrer ». C'est-à-dire ne plus être l'arpenteur du *Château* de Kafka, qui tourne autour de la bâtisse illuminée en espérant franchir le seuil mais se sait condamné à ne pas y pénétrer. Alors, cette belgitude de l'écrivain ? Création en roue libre ? Surmoi surpuissant ? Mythologies propres ? Par défaut ? Un peu de tout ça au royaume du consensus. Et, au fond, quelle importance

pour qui vient d'un pays qui ne se pense pas en termes de nation, un pays imaginaire auquel convient mal trop de réalité.

Copyright © 2024 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Nathalie Skowronek, *Notre langue d'intérieur* [en ligne], Impromptu #51 (15 avril 2024), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2024. Disponible sur : <www.arllfb.be>